

CONDITIONS

ABONNEMENT.

UN AN..... \$1.00
 SIX MOIS..... 0.50
 LE NUMERO..... 1c.

Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 5 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.
 20 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.
 Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 8 Rue Ste Thérèse
 Boite 2144 P. O. Montréal.

Feuilleton du Grognard

MADAME PANTALON.

XXIV

OU LA FEMME SE RETROUVE TOUJOURS.

—Où, mais il faut la laisser bien tranquille aujourd'hui, j'ai encore quelques restants de membranes à retirer de sa george, mais ce n'est plus rien.

—Et cela ne se reformera pas, monsieur ?

—Non, soyez sans crainte : d'ailleurs je m'établis ici, près de votre enfant, et dans trois jours au plus tard, je veux que vous puissiez l'emmener avec vous.

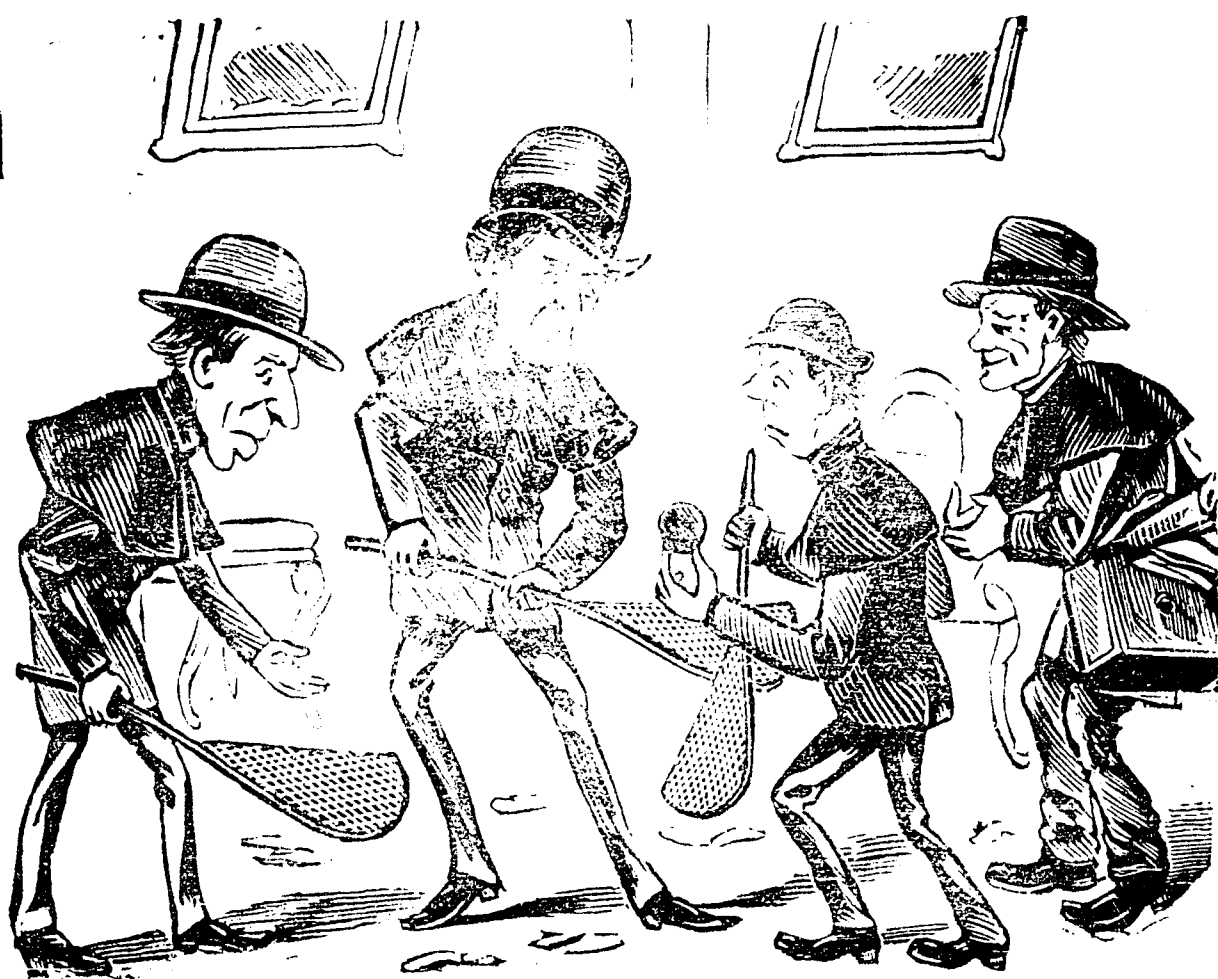
—Ah ! monsieur, que de bontés !... Vous consentez à rester dans ce village jusqu'à l'entière guérison de ma fille ?

—Je m'y engage.

—Que ne vous dois-je pas ! et combien je vous avais méconnu, monsieur, car vous deviez me détester... j'ai toujours été si peu aimable pour vous !...

—Les jolies femmes ont parfois des caprices, des antipathies ; je vous assure que nous ne les détestons pas pour cela. D'ailleurs vous êtes l'épouse de mon meilleur ami, et il m'eût été doux d'obtenir aussi votre amitié...

—Monsieur, je ne veux pas quitter ma fille de la journée, vous le permettez, n'est-ce pas ?



LES PETITS MANTEAUX FONT UNE PARTIE DE CROSSE.

Le Bonhomme Desc... — Jette la balle, cher !... Prends garde d'y faire mal aux dents !
 ... — Ah ! poison !...

—N'en avez vous pas le droit, madame, et la place d'une mère n'est-elle pas toujours près du berceau de son enfant ? Seulement, ne l'embrassez pas trop, laissez-la dormir. Vous le voyez, sa poitrine n'est plus oppressée, maintenant son sommeil sera doux.

—Aglé, cours au château, dis à mon oncle que ma fille est sauvée et que c'est grâce à M. Frédéric Duvasse.

—Je crois que le capitaine ne se souvient, guère de moi, dit Frédéric.

—Mais j'espère bien, monsieur, que vous ne partirez pas sans venir voir mon oncle.

—Soyez tranquille, madame, je n'ai pas encore terminé ce qui m'a fait venir dans ce pays.

Frédéric a tenu sa promesse : au bout de trois jours, la petite Georgette est rétablie et l'horrible voix a disparu ; le doux timbre de l'enfant

charme de nouveau l'oreille de sa mère. Cette fois Cézarine emporte sa fille au château ; elle ne veut plus s'en séparer.

Eile supplie Frédéric de l'y accompagner, celui-ci y consent et va serrer la main au vieux capitaine, qui lui dit ;

—Tiens, je vous reconnais... Vous étiez au bal de nocce de ma nièce.

—Oui, capitaine, et c'est moi qui suis cause qu'on n'a pas fait valser madame Boulard.

Cezarine sourit et dit :

—Oublions cela, docteur ! mais ce que je ne saurais oublier, c'est que je vous dois l'existence de ma fille...

Vous m'avez dit qu'il me serait facile de vous prouver ma reconnaissance... De grâce, veuillez m'apprendre comment.

—Vous ne le devinez pas, madame ?

Cézarine hésite, rougit et répond enfin :

—Je pourrais me tromper, docteur, je préfère que vous me disiez vous-même de quelle manière je puis reconnaître ce que je vous dois...

—Eh bien, c'est en m'accompagnant à Paris, madame, et ne me permettant de vous ramener dans les bras de votre époux... Oh ! je vous réponds qu'il vous reverra avec plaisir... Sa santé est rétablie, votre présence achèvera de la consolider... Votre séparation n'était pas sérieuse !... c'était un coup de tête d'un côté, du dépit de l'autre... Venez rendre un enfant à son père, une femme à son mari ; désormais, je n'en doute pas, vous serez tous heureux.

Cézarine tend la main à Frédéric, en lui disant :

—Vous avez acquis le droit de me faire faire toutes vos volontés...

—Croyez-moi, vous ne vous en repentirez pas.

—Mon orcle, monsieur me prie d'aller retrouver mon mari.

—Il a raison, et tu feras bien, ma nièce. Les comédies finissent toujours comme cela. Après tout, vous n'avez pas de torts graves à vous reprocher ; il n'y avait qu'une incompatibilité d'humeur ! Eh bien, du moment que les humeurs ont changé, il n'y a plus d'incompatibilité.

Cependant Cézarine s'est approchée de Frédéric et lui a dit, non plus avec cette voix dure et retentissante qu'elle affectait autrefois, mais avec ce ton doux et insinuant qui va si bien à son sexe :

—Vous voulez me ramener à mon mari ?

—Oui, et vous y avez consenti... vous en repentirez-vous déjà ?

—Oh ! non ; c'est un bonheur pour moi de vous prouver ma reconnaissance, de faire ce que vous me demandez ; seulement...

—Seulement ?... Achevez...

—Vous pensez que mon mari me reprochera bien... mais vous pourriez vous tromper... car, j'en conviens, j'ai été méchante avec lui.

—Du moment que vous en convenez, s'est comme si vous ne l'aviez pas été.

—Vraiment ?... C'est égal, je ne suis pas persuadée que mon mari se rauchanté de me revoir...

—Et moi je vous réponds que si je connais Adolphe, c'est un cœur excellent, vous convenez que vous avez eu des torts, il est incapable de vous garder rancune.

—Oh ! tenez, monsieur Duvasse, c'est cette rentrée dans ma maison qui a quelque chose de pénible pour mon amour propre... surtout, si mon mari est prévenu... s'il ne vient pas au-devant de moi... je n'entrerai pas... Il faudrait trouver un moyen... faudrait ne rien lui dire d'avance, comprenez-vous ?

—Parfaitement. Laissez-moi faire, j'agirai en conséquence, j'ai des intelligences dans la place ; mais partons, partons au plus vite ; il me tarde d'achever mon ouvrage.

Cézarine s'occupe de ses préparatifs de départ. Elle ne demande qu'à